

Cinq Ursulines de la même famille dans le même couvent à la même époque

Par Paul Aubin SJ

*fils d'Angèle Madeline (1879-1970),
 fille de Joséphine Trébuchet (1851-1906),
 fille de Prosper Trébuchet (1814-1856),
 fils de Marie-Joseph Trébuchet (1778-1828),
 fils de Jean-François Trébuchet (1731-1783)
 et
 de Renée-Louise Le Normand du Buisson (1748-1780),
 fille du citoyen Le Normand (1724-1810)*

Le 14 Novembre 1793, pour la première fois depuis le début de la Révolution, une ursuline fut emprisonnée à Nantes; quatorze autres devaient la suivre plus tard.

Et à la même époque vivait dans la même ville un vieux monsieur de 69 ans. Il devait être très méchant puisque, par la grâce de Carrier, arrivé à Nantes le 8 Octobre précédent, il venait d'être nommé juge au Tribunal Révolutionnaire de cette ville. Par ailleurs, outre le fait qu'il était destiné à être l'arrière grand-père de Victor Hugo, il était déjà le père et le grand-père de deux ursulines nantaises, en attendant d'être le bisaïeul de deux autres et le trisaïeul d'une cinquième. Ces cinq ursulines seront un jour toutes ensemble réunies dans le couvent de Nantes, toutes parentes entre elles et toutes parentes de Victor Hugo.

Pour le moment, le couvent des Ursulines de Nantes, qui a vu l'expulsion de ses quarante religieuses deux ans auparavant, est devenu l'hôpital militaire Egalité; et comme par hasard, son administrateur est le fils du juge au Tribunal Révolutionnaire et le frère d'une ursuline expulsée. D'ailleurs, il n'est pas le seul de la famille à avoir ainsi remplacé sa soeur dans le vénérable bâtiment : son neveu, petit-fils du juge et frère d'une autre ursuline, un gamin qui n'a pas encore quinze ans y est commis.

Ne croyons pas trop que ce remplacement des soeurs par les frères soit dicté par de nobles sentiments; en fait l'administrateur de l'hôpital Egalité occupe son poste non en tant que frère d'ursuline, mais parce que sa femme est devenue la maîtresse de Carrier et qu'il est un mari complaisant. Quant au petit de 15 ans, il est là parce qu'il faut bien le caser quelque part.

Mais remontons 69 ans en arrière, en 1724.

Notre vieux monsieur de 69 ans est né cette année-là à La Garnache, en Poitou, dans l'actuel département de Vendée. Son père s'appelait René Le Normand du Buisson, qui avait alors 34 ans et dont on dit que la famille était originaire de Normandie. Toujours est-il qu'il était receveur des Domaines du roi à La Garnache. Sa femme se nommait Anne-Marguerite Dolbeau. Le nouveau-né fut appelé René-Pierre.

Il grandit. On le trouve à 20 ans procureur fiscal de Marquisat de Goulaine, à Saint-Fiacre, près de Nantes. Il sera aussi sénéchal de Chateauthébaud et alloué de Bourgon en Couëron. Sa soeur, car il avait au moins une soeur, prénommée Renée Françoise Louise, avait épousé Pierre Pouponneau, procureur au Présidial de Nantes. La famille était bien vouée à l'administration et à la magistrature.

René-Pierre Le Normand du Buisson épouse à 23 ans, le 20 Juin 1747, une certaine Renée Pélagie Brevet, née à Saint-Sébastien les Nantes, fille de René Brevet, notaire, et de Renée Chedran, soeur d'un prêtre prénommé RenéCela nous fait bien des hommes de loi et bien des René ou Renée (six, si je compte bien, mais ce n'est pas fini).

De ce mariage de René Pierre Le Normand du Buisson, notre futur juge au Tribunal Révolutionnaire (quarante-cinq ans plus tard), naquirent trois enfants : tout d'abord une fille, le 28 Août 1748, que l'on appela évidemment Renée Louise; puis encore une fille, Louise Mathurine Pélégie, née en 1749; et un garçon prénommé, bien sûr! René Pierre. Sur quoi René Brevet mourut à Nantes le 24 Janvier 1751; l'aînée de ses trois enfants n'avait pas deux ans et demi. Ainsi veuf après trois ans de mariage, Le Normand n'avait que 27 ans. Après deux ans et demi de veuvage, il se remarie à Monnières avec Rose Elisabeth Marion, fille d'un greffier du Marquisat de la Galissonnière, le 23 Août 1753. Il a alors 29 ans, et il achète à ce moment la charge de procureur au Présidial de Nantes.

Il se fixe dans cette ville, rue des Carmélites (actuellement rue Mauperthuis) où il habitera jusqu'à sa mort, qui n'aura lieu que 57 ans plus tard (le temps de voir passer bien des choses en France).

De ce second mariage naissent six enfants.

Pour trois de ceux-ci, j'ignore les dates de naissance; il y avait une fille et deux fils (Hubert et Louis); ces trois-là ont dû mourir jeunes car on n'en entendra plus parler. En tout cas ils n'eurent pas de postérité. Les trois autres sont Charles-Marie, né en 1757; puis, Rose Elisabeth, future ursuline, née en 1753; enfin François, né en 1764, le futur administrateur de l'hôpital Egalité.

Avec les trois enfants du premier lit, cela fait neuf enfants.

Franchissons maintenant 25 ans d'histoire, et voyons ce qu'est devenu cette famille en 1789.

Il est probable qu'à cette date notre procureur au Présidial de Nantes est veuf de sa deuxième femme. En tout cas, on n'entend plus parler de celle-ci. Sur les neuf enfants, beaucoup sont morts. Et tout d'abord, l'aînée, Renée Louise, décédée à Nantes le 13 Août 1780, ayant presque atteint ses 32 ans. Elle s'était mariée à 19 ans, à Saint-Fiacre (où son père avait une propriété) le 22 Septembre 1767.

Son époux se nommait Jean-François Trébuchet, qui, né en 1731, avait 17 ans de plus qu'elle.

Ce Jean-François, d'une famille de maîtres fondeurs de Riaillé et de Moisson, était marin et deviendra capitaine au long cours. Ce ménage Trébuchet, grands-parents de Victor Hugo, a laissé quelques lettres de bon aloi; voici un extrait de la lettre du mari à sa femme en date du 29 Décembre 1773:

“ Je me jette à ce moment icy aux pieds de la providence pour la supplier de ne te laisser jamais manquée et moy de pouvoir finir mes jours avec toy. Dieu veuille en même temps répandre sa bénédiction sur nos enfants et qu'ils puissent être par la suite nos consolateurs ”.

Quand Renée Louise Le Normand, épouse Trébuchet, fille aînée du futur juge au Tribunal Révolutionnaire, quitte de monde, elle y laisse un veuf de 52 ans, un père de 56 ans,

et une demi-douzaine de jeunes enfants. En effet, du mariage Trébuchet étaient nés huit enfants, et la mère mourut trois semaines après la naissance du dernier.

Tous vivaient-ils encore à la mort de leur mère ? on ne le sait. Toujours est-il qu'en 1789 il n'en restera certainement pas plus de 7 et pas moins de 5. Veuf, et à la tête d'une si nombreuse et si jeune famille, Jean-François Trébuchet a des ennuis financiers; aussi tente-t-il de redresser la situation en mettant toute sa fortune dans un bateau qu'il commande et qui quitte Brest le 11 Février 1782 pour se rendre aux Indes. Hélas ! il meurt en mer, en vue de l'Ile Maurice, le 1er Septembre 1783. Il laisse ainsi au moins cinq, et sans doute six orphelins dont l'aîné à 15 ans et le plus jeune pas même cinq ans. C'est le grand-père Le Normand qui recueille chez lui tous ces orphelins, sauf une fille, la petite Sophie Trébuchet, la future mère de Victor Hugo, qui est confiée à une tante paternelle

En 1789, que sont devenus ces enfants ? L'aînée, Madeleine, a 20 ans et elle doit être déjà au noviciat des Ursulines de Nantes; la seconde, Sophie, a 17 ans et vit toujours chez la tante Robin; puis viennent trois garçons de 16 ans, 14 ans et 11 ans, sans doute toujours chez leur grand-père.

La seconde fille de René Le Normand, Louise Mathurin Pélagie est bien vivante en 1789. Elle a 40 ans, et elle est veuve depuis 4 ans de Louis Maurice Trébuchet, neveu de Jean-François. Elle avait épousé ce Louis Maurice Trébuchet, quand elle avait 25 ans. Il était sénéchal de Frossay, procureur au Présidial de Nantes et marguillier d'Auverné. De leur union, étaient nés au moins deux enfants, qui vivaient en 1789, âgés de 13 et 14 ans, Louis et Louise; cette dernière épousera dans 14 ans Louis Philippe Bellet, maître fondeur aux forges de Riaillé et sera mère d'au moins quatre enfants, dont une carmélite et une ursuline de Nantes : Françoise Bellet.

La troisième enfant de René Le Normand, René Pierre, est, en 1789, mort depuis un ans, âgé d'environ 36 ans et sans postérité. Il avait été avocat et procureur au Parlement de Rennes. On dit qu'il aurait eu des idées " avancées ", conforme en cela au Parlement de Rennes à la veille de la Révolution.

Des six enfants du deuxième mariage de René Pierre Le Normand, trois sont sans doute morts depuis assez longtemps. Des trois autres, Charles Marie est, en 1789, mort depuis 4 ans. Il avait été notaire et conseiller du Roi à Pirmil les Nantes, époux d'une demoiselle Bertrand que l'on n'a aucune raison de supposer décédée en 1789. De ce mariage était né un fils qui a alors 6 ans et qui, dans 22 ans, sera prêtre.

Le second enfant du deuxième lit a 26 ans en 1789, et elle est ursuline à Nantes.

Enfin, le dernier enfant, François, a 25 ans; et je ne sais pas ce qu'il fait alors. Il n'est pas encore marié.

Faisons le point. En 1789, René Pierre Le Normand du Buisson est procureur au Présidial de Nantes. Il a 65 ou 66 ans. Il est très probable qu'il soit veuf depuis assez longtemps. Il a eu à élever, outre au moins six enfants, quatre ou cinq petits-enfants.

Il a une fille et une petite-fille, religieuses ursulines à Nantes; ce qui montre qu'il n'a pas totalement perverti ceux, ou du moins celles, dont l'éducation lui était revenue. Et pourtant

le procureur donne dans les idées nouvelles; il avait confiance, disait-il, dans le “ bon sens populaire ” et il déclarait : “ La fermentation devient générale; il en sortira un nouvel âge d’or, dans lequel le Roi de France, en communion de sentiments avec les philosophes, gouvernera enfin une nation libre et non plus une race d’esclaves, assujettis à de soi-disant nobles ”.

Autour de ce patriarche de 65 ans, juriste et plébéien, deux générations sont rassemblées. La première génération, celle de ses enfants et beaux-enfants, ne comprend plus que : une veuve de 40 ans, une religieuse ursuline de 26 ans, et un jeune homme célibataire de 25 ans. Voilà pour les enfants; ajoutons la belle-fille, veuve, qui ne doit pas avoir atteint la quarantaine. La deuxième génération se compose de 5 garçons de 16 à 6 ans, et de 3 filles de 20 à 13 ans. Tous ces enfants sont orphelins de père et abordent la tourmente révolutionnaire sous la houlette du grand-père ou d’oncles, dont les opinions ne seront pas obligatoirement convergentes.

René Le Normand va suivre le courant révolutionnaire. Il est membre du club des Amis de la Constitution, club plus modéré que celui de “ Vincent La Montagne ” où s’inscrit son fils François, le futur administrateur de l’hôpital Egalité.

Les années passent; elles sont lourdes.

En Août 1791, François Le Normand, le seul fils survivant, se marie avec Louise Gandrian; mais le mois suivant les Ursulines de Nantes sont chassées de leur couvent. Rose Le Normand et Madeleine Trébuchet qui, comme les 40 religieuses de leur communauté, ne veulent pas abandonner leur vocation, vont se réfugier d’abord place Louis XVI où le couvent tente de survivre. Puis, au bout de quelques jours elles sont obligées, comme toutes leurs compagnes, de se disperser. Elles vont donc dans leur famille, c’est à dire chez René Le Normand, rue Mauperthuis. Notons que Madeleine Trébuchet, malgré son vif désir, n’a pu obtenir de faire ses voeux : lorsque le temps était venu pour elle de les prononcer, la Constituante venait d’interdire les voeux de religion, et les supérieurs ecclésiastiques n’osèrent pas passer outre. Il lui faudra donc attendre la fin de la Révolution.

L’ambiance des réunions de famille rue Mauperthuis devait être assez curieuse Mais on verrait mieux plus tard.

C’est sans doute à cette époque que les deux jeunes frères de Madeleine Trébuchet partirent dans la marine, comme pilotins. Autour du grand-père Le Normand il ne restait donc plus rue Mauperthuis que les deux ursulines et le dernier des Trébuchet, Marie-Joseph qui n’a que 13 ans en 1791, et qui n’avait que 2 ans à la mort de sa mère et 5 à celle de son père.

En 1792, le 6 Décembre, un des deux jeunes pilotins, Auguste, meurt en mer; il était âgé seulement de 17 ans. Comme tous ses frères et soeurs, il avait été élevé par le grand-père Le Normand; il n’avait que 5 ans à la mort de sa mère et 8 à celle de son père.

En 1793, le deuxième pilotin, Jean-Louis, meurt dans la mer des Antilles pendant une campagne contre les Anglais. Il avait 20 ans. A la mort de sa mère, il n’en avait que 7, et 10 à celle de son père. Ainsi la jeune ursuline Madeleine a maintenant perdu non seulement son père et sa mère depuis longtemps (elle avait alors 11 et 14 ans), mais aussi six de ses 8 frères et soeurs. Il lui reste sa soeur Sophie Trébuchet, la future mère de Victor Hugo, qui est chez la tante Robin où l’on est assez voltairien si l’on n’est peut-être pas républicain. La tante Robin

habite tantôt Nantes, tantôt Chateaubriant. Il reste aussi à Madeleine Trébuchet, son petit frère, Marie-Joseph, dont elle ne sait pas encore qu'il sera un jour lui aussi père et grand-père d'ursulines.

1793, c'est aussi l'année où la révolte de la Vendée prend des proportions qui fait grand peur aux Nantais. La maison que Le Normand possède à Saint-Fiacre est détruite par les "brigands". Ce qui n'est pas fait pour calmer ce vieil homme de 70 ans.

La terreur s'installe. Et Le Normand, peu courageux en l'occurrence, juge inopportune la présence chez lui de sa fille et de sa petite-fille religieuses, et religieuses qui entendent bien le rester et même, probablement, continuent à s'adonner à l'enseignement. Aussi les expulse-t-il. Il se sent suspect, et pendant l'été 1793, il éprouve le besoin de rédiger un Mémoire pour défendre son jacobinisme contre tous les soupçons. Il s'y déclare parmi "les premiers et les plus zélés républicains", parmi "ceux qui ont tout sacrifié à la Révolution" et qui ont contribué "à l'heureuse révolution que nous chérissons aujourd'hui". "Il a cessé, déclare-t-il, toutes liaisons et correspondances avec ses anciennes connaissances qui n'avaient pas les mêmes opinions que lui au sujet de la Révolution". Il a fait le "serment sacré" de vivre libre et de soutenir la République jusqu'à la dernière goutte de son sang". Et il ajoute : "Il a été tellement ennemi de ceux qui se sont refusés de se soumettre aux lois de la République qu'il a chassé de sa maison deux de ses fille et petite-fille, ex-religieuses, et leur refusant toute espèce de secours, ne voulant pas (sic) faire le serment qui leur est prescrit".

Ce n'est pas très glorieux.... On aimerait un autre ton, qu'il connaît pourtant; en effet, étant accusé au Club, par l'ex-abbé Orhont, qui fut curé constitutionnel de Saint-Fiacre et qui lui reprochait de cacher chez lui des vendéennes, Le Normand répondit vertement devant toute l'Assemblée : "Il n'y a qu'un être aussi impudent et aussi immoral que l'ex-curé de Saint-Fiacre qui puisse porter contre moi une pareille accusation. Oui, j'ai chez moi trois brigandes : ce sont mes bordières, dont le ménage et les habitations sont incendiées. L'une est âgée de 68 ans, l'autre de 72, et la troisième de 75 ans. Je leur donne du pain; elles en auront tant que j'en aurai. Je suis bien aise d'apprendre à la Société qu'elles sont les "ci-devant paroissiennes de l'ex-curé qui me dénonce". Le récit signale que des murmures de réprobation se firent entendre alors dans l'Assemblée contre ce prêtre qui y allait un peu fort quand même.

Mais 1793, c'est surtout l'arrivée de Carrier à Nantes, le 8 Octobre.

Le Normand, qui vient de faire dans son Mémoire la profession de foi que l'on a dite, est nommé par Carrier juge au Tribunal Révolutionnaire. Ils sont cinq juges dans ce Tribunal; et comme tous les cinq signent les sentences, on ne peut savoir comment opinait Le Normand. En tout cas, c'était un juriste chevronné. Et dans cette ligne, il ne pouvait qu'appuyer le président Phelippes Tronjoly dont la conduite, du moins en face de Carrier, fut courageuse. Mais il semble l'avoir appuyé prudemment....

Les noyades commencent en Novembre. C'est Carrier qui en a l'initiative; et le Tribunal Révolutionnaire n'admet pas le procédé car tout est illégal dans ces noyades : il n'y a pas de jugement en bonne et due forme (puisqu'il n'y en a pas du tout), la noyade n'est pas une exécution prévue par la loi; et puis, quand même, tout ce qui se passe là est monstrueux. Phelippes Tronjoly est parfois obligé de passer la nuit à la porte du Bouffay pour bien surveiller que les hommes de Carrier ne viennent pas faire irruption dans la prison pour massacrer ou pour chercher le contingent de la noyade prévue.

On ne voit pas Le Normand prendre si ostensiblement position. Mais, comme tout le Tribunal Révolutionnaire, il soutient son Président.

En attendant, Carrier prend dans sa famille une place encombrante : il devient ostensiblement l'amant de Louise Gandriau, femme de François Le Normand et donc belle-fille du juge ... et belle-soeur de la Mère Rose Le Normand, et tante de la Soeur Madeleine Trébuchet (qui sont réfugiées je ne sais où). François utilise cette position pour faire carrière; complaisant, il se compromet avec Carrier qu'il fréquente; il en profite pour devenir administrateur de l'hôpital Egalité, l'ancien couvent de sa soeur.

Le 14 Novembre 1793, on arrête la première ursuline nantaise. On en arrêtera plus de 15 au cours des mois à venir (mais après le départ de Carrier, qui quitte Nantes le 16 Février 1794, n'étant donc resté à Nantes que 5 mois).

Marie-Joseph Trébuchet, qui n'a que 15 ans, entre comme commis à l'hôpital Egalité, le couvent de sa soeur Madeleine Trébuchet.

Le Normand a beaucoup de travail à juger; mais il juge dans les formes. Et enfin Carrier s'en va à la mi-Février 1794. Dans une dizaine de mois, il sera guillotiné, et Phelippes Tronjolly ne sera pas pour rien dans son procès.

Carrier ne s'en va pas seul; il entraîne sa maîtresse, Louise Gandriau. Le mari complaisant quitte Nantes, lui aussi : Carrier lui a procuré une place de commissaire des guerres à Valenciennes. Au reste, on sauve les apparences : Carrier part en Février, sa maîtresse en Mars ou Avril, et François quitte Nantes le 30 Mai. Homme prudent, il divorcera quand Carrier sera perdu, et il se remariera à Valenciennes; après cela on se sait plus rien de lui, sinon qu'il mourut avant son père, donc avant 1810.

A Nantes, on emprisonne une quinzaine d'ursulines, et le Tribunal Révolutionnaire les juge le 12 Mai 1794. Elles sont condamnées à rester en prison jusqu'à la paix. En fait, elles seront libérées en Février 1795, mais alors, 6 seront mortes entre Juillet et Septembre 1794.

Le Tribunal Révolutionnaire avait été plus sévère contre une autre ursuline, la Mère Angélique Berthelot, 49 ans, qui avait été arrêtée en territoire vendéen, et en costume religieux. Le Tribunal la condamna à mort et elle fut guillotinée. Ainsi, Le Normand, dont je ne pense pas que la fille et la petite-fille aient été arrêtées, avait à juger au moins 16 religieuses de leur communauté, en condamner une à mort, et une quinzaine à la prison, dont la prieure, qui y mourra.

Le Normand était fiché en haut lieu comme âgé et quelque suspect. Il reste que les réunions de famille, s'il y en avait rue Mauperthuis, devaient avoir une curieuse atmosphère.

Avec le début de l'année 1795, les jours sont moins sombres : les Ursulines sont relâchées de prison. Plus ou moins dispersées, elles se consacrent à l'enseignement. Et " les Mères Dubuisson et Trébuchet s'établirent rue Mauperthuis pour instruire les enfants des meilleures familles ". Avec elles se groupèrent aussi deux autres ursulines. Ainsi, dans la même rue, il y avait la maison du juge et l'école tenue par ses intrépides fille et petite-fille.

Le Normand cesse d'être juge au Tribunal Révolutionnaire, et, intrépide lui aussi à sa manière, il devient Président du Tribunal de conciliation : il 72 ans.

Les années passent. Le juge finit pas être à la retraite Ses ursulines reviennent chez lui. Et comme elles touchent la pension que leur octroie la République, ce sont elles qui font marcher le ménage du vieillard, que, et c'est à son actif, la Révolution a plus ruiné qu'enrichi.

Voyons ce qu'est devenu en 1799 cette famille décrite en 1789.

René Le Normand a 75 ou 76 ans. Son fils François est parti à l'autre bout de la France et l'on n'en entend plus parler. Sa fille, la Mère Rose est là, âgée de 36 ans; elle a vécu des temps difficiles, mais elle a encore 44 ans à vivre. Vivent encore son autre fille Louis Mathurine et sans doute sa belle-fille Madame Charles Le Normand. Donc cette génération n'a perdu aucun de ses membres pendant les dix dernières années. Il n'en est pas de même de la génération suivante. La soeur Madeleine Trébuchet a perdu ses deux frères, et il ne lui reste plus qu'un frère et une soeur; c'est peu sur une famille de 8 enfants. Et elle n'a que 30 ans. Elle a vécu elle aussi des temps difficiles, ce qui ne l'empêchera pas de vivre encore 60 ans, ni de faire enfin sa profession en bonne et due forme. L'unique soeur qui lui reste est Sophie Trébuchet, qui a 27 ans et qui est mariée depuis deux ans avec le capitaine Sigisbert Leopold Hugo, dont elle avait fait connaissance lorsque celui-ci était dans la région nantaise pour réprimer les révoltes des vendéens et des chouans. Sophie est la seule des enfants de Jean-François Trébuchet qui n'ait pas été élevée par le grand-père Le Normand. Elle avait 8 ans à la mort de sa mère et 11 à celle de son père. Sa tante Françoise Louise Trébuchet, soeur de Jean-François, l'avait recueillie. Cette tante était la veuve de René Robin, notaire et procureur fiscal de La Chapelle Glain. Sophie, qui n'était pas étouffée par la religion, s'était contentée d'un mariage civil; en 1799, le premier enfant du ménage Hugo était né depuis un an : Abel, qui sera père d'un séminariste mort en 1863, Jules Hugo, neveu de Victor.

Le seul frère qui reste à soeur Madeleine Trébuchet est Marie-Joseph. Il a tout juste 21 ans; pour le moment il est lieutenant dans une compagnie franche de la Loire Atlantique; il est surtout amoureux d'une jeune actrice dramatique de 20 ans et orpheline, dont la troupe circule dans l'Ouest.

Franchissons encore dix bonnes années pour nous trouver en 1810. Qu'est alors devenue cette famille ?

Le vieux René Le Normand vit toujours rue Mauperthuis, mais c'est sa dernière année. Il a 86 ans; et il fait ses comptes. Or, il s'aperçoit qu'il a entre les mains une somme assez importante dont il ne découvre pas l'origine. Il déclare alors par écrit que si d'ici sa mort le légitime propriétaire n'est pas découvert, cette somme doit être versée au séminaire de Nantes En fait, on découvre à temps le légitime propriétaire. Mais l'intention était là. Il est vrai que le juge du Tribunal Révolutionnaire a maintenant au séminaire un petit-fils, Alexandre Le Normand du Buisson; celui-ci est fils de Charles-Marie Le Normand. Orphelin de père à l'âge de 2 ans, il a maintenant 27 ans et sera ordonné prêtre l'année suivante; il sera curé de la Boissière du Doré. C'est le seul petit-fils qui porte le nom de Le Normand.

René Le Normand a vu mourir avant lui 8 de ses 9 enfants. Sa fille Louise Mathurine Pélagie, épouse de Louis Maurice Trébuchet est morte en 1802, à 53 ans. Le fils de celle-ci, Louis Trébuchet, est parti à l'Ile Maurice, où il est médecin et où il fera souche.

Sa soeur Louise a épousé en 1803, à 27 ans, un maître fondeur des forges de Riaillé, Louis Philippe Bellet; ils ont déjà trois enfants dont deux filles : l'une sera carmélite et l'autre, Françoise Bellet, qui n'a alors qu'un an, sera ursuline à Nantes. Il ne reste comme enfant de René Le Normand que la Mère Rose, âgée de 47 ans.

Quant aux petits-enfants issus de sa fille Renée Louise, épouse de Jean-François Trébuchet, morte maintenant depuis 30 ans, sur les 8, il n'en reste que 3, comme en 1799. C'est d'abord la doyenne par l'âge, la Mère Madeleine Trébuchet, qui a 41 ans. Puis Sophie Trébuchet femme Hugo, qui a 38 ans et qui a trois garçons : Abel 12 ans, Eugène 10 ans, et Victor 8 ans. Sophie est quelque part en Europe avec son mari et les troupes de l'Empereur. Elle n'est jamais revenue dans la région nantaise depuis son mariage, et elle n'y reviendra pas. Elle a gardé très peu de relations avec sa famille. La tante Robin, qui l'a élevée, meurt elle-même en cette année 1810.

Le dernier des petits-enfants Trébuchet, Marie-Joseph, que nous avons laissé dix ans avant amoureux d'une jeune actrice dramatique, parisienne et orpheline, est marié avec elle depuis le 19 Mars 1801. Il est chef du secrétariat du préfet d'Empire de Nantes. Il reste en correspondance avec sa soeur et son beau-frère Hugo; et peut-être grâce à celui-ci, il est nommé cette année-là préfet en Espagne; poste que, probablement, il n'a pas eu le temps de rejoindre. De son mariage avec son actrice (qui fut une mère de famille très honorable et très honorée), il a déjà quatre enfants dont une Joséphine, qui se mariera avec un médecin de Nantes, Adrien Allory, et aura une fille : Joséphine Allory, ursuline à Nantes.

Le vieux René Le Normand du Buisson meurt donc en 1810. Mais les ursulines demeurent et même rétablissent leur couvent.

Reportons-nous 25 ans plus tard. Nous sommes en 1835. Que reste-t-il de cette famille ? Les ursulines, bien sûr ! Rose Le Normand du Buisson a 72 ans, seule survivante de sa génération, et pour 8 années encore. De la génération suivante, il ne reste plus que quelques unités. Louis Trébuchet, le fils de Louise Mathurine Le Normand vit peut-être encore à l'Ile Maurice. Sa soeur Louise, épouse Bellet est morte depuis 8 ans. Du côté des enfants Jean-François Trébuchet, la générale Hugo est morte depuis 14 ans; et Marie-Joseph depuis 7 ans. Il ne reste que la Mère Madeleine Trébuchet qui a fait profession en 1806 (après au moins 16 ans de noviciat, et quel noviciat !) et qui a 66 ans. Il reste aussi Alexandre Le Normand, le curé de La Boissière.

Bref, des enfants et des petits-enfants du juge (9 enfants et 11 petits-enfants) ne survivent que le prêtre et les deux ursulines, et peut-être aussi le médecin de l'Ile Maurice.

Il faut voir maintenant ce qu'est devenue la troisième génération, celle des arrières petits-enfants.

Louis Trébuchet, le médecin de Maurice, neveu de la Mère Rose Le Normand par sa mère Louise Mathurin, a là-bas au moins trois enfants, dont on ne sait pas grand chose. Des quatre enfants de sa soeur Louise, les deux garçons sont parti rejoindre leur oncle à l'Ile Maurice; mais les deux filles sont à Nantes, l'une, Lisa, est carmélite et l'autre Françoise Bellet est ursuline, petite nièce de la Mère Rose.

Du côté Hugo, il y a Abel et Victor, qui sont tous deux mariés.

Quant au côté Marie-Joseph Trébuchet, le frère de la Mère Madeleine Trébuchet, il est nombreux. Marie-Joseph est mort en 1828; sous la Restauration, il était archiviste et secrétaire de la Préfecture de Nantes. Sa femme, Anne-Marie Liégaux, l'ancienne actrice, lui avait donné 7 enfants. Mère de famille admirable, elle mourut à Nantes en 1820, à l'âge de 42 ans. De ses enfants, il en restait alors 6 :

1) Joséphine (1800-1833), épouse de Adrien Allory, médecin nantais, mort lui-même en 1828, qui est donc morte en 1835; mais de son mariage était née une petite Joséphine en 1828, qui connut donc fort peu son père et sa mère, et qui, en 1835, est élève chez les ursulines, en attendant d'entrer dans l'ordre et de mourir au couvent de Nantes en 1896. C'est la benjamine des 5 ursulines. Elle a écrit une histoire édifiante de sa famille, qui montre bien combien on avait réussi à oublier ou à faire oublier ce qui s'était passé sous la Révolution.

2) Adolphe (1801-1865), cousin de Victor Hugo et son grand ami; Adolphe est fort pieux, et fait peut-être partie de la Congrégation; il sera membre de l'Institut et habite Paris.

3) Auguste (1808-1874), attaché à la Préfecture de Police de Paris.

4) Prosper (1814-1856), qui partira à l'Ile Maurice en 1839, où il sera planteur; il mourra en 1856 après s'être marié là-bas, et sa veuve viendra en France en 1857 avec ses cinq enfants.

5) Louis, né en 1816, capitaine au long cours à Marseille.

6) Anne-Hyacinthe, née en 1819 et morte après 1884; elle sera d'abord ursuline à Nantes, puis elle entrera chez les Dames de Nazareth; elle sera visitatrice en Palestine, et offrira là-bas le café, une fois, au Comte de Chambord; la tasse sera précieusement conservée comme une relique. La famille du juge au Tribunal Révolutionnaire revenait de loin !

Ainsi, lorsque le petit-frère de la mère Madeleine Trébuchet perd sa première femme et chère actrice, la moitié de ses six enfants ont moins de 10 ans. L'ancien commis de l'hôpital Egalité est un notable maintenant, et décoré en 1814 de l'ordre du Lys. On dit que, secrétaire de la Préfecture de Nantes, il rendit de grands services aux émigrés qui revenaient. C'est même un auteur littéraire qui correspond avec son neveu Victor Hugo, et publie une vie d'Anne de Bretagne. De ce côté-là, on est redevenu fort pieux et fort monarchiste. Marie-Joseph se remarie en 1824, perd sa seconde femme l'année suivante et se remarie une troisième fois en 1826 avec Marie Bouret, qui lui donne une fille, Marie (1827-1890); celle-ci ne se maria pas, demeura à Nantes et fut la dernière survivante de sa génération.

En 1835, la femme de Victor Hugo fit un voyage à Nantes, accompagnée non de son mari, mais de Sainte-Beuve. Elle alla voir les ursulines. Son père, le nantais P. Foucher, raconte ainsi l'entrevue : après avoir fait la " découverte " que Adèle Hugo fait dans le couvent " de toute une nichée de tantes et de cousines, il écrit " Toutes ces bonnes filles l'ont accueillie avec une vive tendresse, au point qu'Adèle leur a fait une seconde visite avant de partir, quoique la distance fût assez considérable... Sainte-Beuve, présent aux scènes du couvent avait les larmes aux yeux ". Je lis dans Géraud Venzac, Les origines religieuses de Victor Hugo (Bloud et Gay, 1955, p.95, n.1) : " Hélas ! ni Mme Hugo (sa mère Sophie Trébuchet, la soeur de Mère Madeleine) n'était plus jamais revenue à Nantes depuis son mariage, ni son fils Victor ne fit jamais visite au couvent de ses tantes et cousines Ursulines.

Il écrivait pourtant jadis à Adolphe Trébuchet : “ Rappelle-moi au souvenir de mes cousines, que je n’ai jamais vues, mais pour lesquelles j’ai toujours éprouvé un attachement fraternel ” (20 Avril 1820). Et par une lettre du même Adolphe, nous savons qu’en Janvier 1823, Victor vient d’écrire à nos “ tantes Ursulines ”. En réponse probablement à une lettre des religieuses, car on peut lire à leur sujet dans (...) : “ Mon mari (c’est Mme Victor Hugo qui écrit) ne les a jamais vues. Elles ont écrit à l’occasion de la mort de sa mère et de notre mariage. C’est tout ce qui nous est venu de ces grilles ”. Victor Hugo passa par Nantes au cours de son voyage en Bretagne.... Il ne dit rien (alors) de sa mère ni de sa famille maternelle ”. Mais Victor Hugo, passée une certaine époque, n’est plus tellement monarchiste et catholique. Au reste, il connaît aussi mal que possible sa famille maternelle, et ce qu’il en dit est bourré d’erreurs.

En tout cas, la “ nichée de tantes et de cousines ” que la femme de Victor Hugo découvre au couvent des Ursulines de Nantes, et dont le spectacle attendrit Sainte-Beuve (qui aurait aussi bien fait de rester à Paris) se compose de :

Rose-Elisabeth Le Normand du Buisson (1763-1843), fille du méchant juge. Demi-grande-tante de Victor Hugo.

Madeleine-Françoise Trébuchet (1769-1859), petite fille dudit juge et propre tante dudit poète.

Anne-Hyacinthe Trébuchet (1819-après 1884), ursuline provisoire, arrière petite-fille du juge et cousine germaine du poète.

Françoise Bellet (1809-1881), arrière petite-fille du juge et cousine issue de germains du poète.

Joséphine Allory (1826-1896), arrière-arrière-petite-fille du juge (dont elle semble ignorer totalement l’existence) et nièce à la mode de Bretagne du poète. A cette époque, elle n’est qu’élève, mais rien n’empêche de penser que l’année de la mort de la doyenne, la Mère Rose, Joséphine ne soit alors au noviciat (elle avait alors 17 ans) et que Anne-Hyacinthe soit toujours ursuline (elle entre chez les Dames de Nazareth en 1847).

Ce qui ferait vraiment 5 ursulines de la même famille en même temps dans le même couvent.

En tout cas, ce qui est prouvé c’est que la vie religieuse chez les Ursulines conserve bien la santé : on y meurt vieux, mais surtout si l’on passe par la Terreur et la Révolution. Les 90 ans de la Mère Madeleine Trébuchet sont un record. La Mère Joséphine Allory qui n’a connu que la vie derrière les grilles et qui semble ignorer totalement le juge du Tribunal Révolutionnaire, l’oncle administrateur de l’hôpital Egalité, la maîtresse de Carrier, la part prise par sa famille dans la condamnation de 16 Ursulines, etc, la mère Joséphine Allory, Mère Saint-Stanislas, mourra la plus jeune : à 70 ans.

Mais les Ursulines ne sont pas les seules de la postérité du terrible René Pierre Le Normand à être devenues religieuses. Pas plus que l’abbé Alexandre Le Normand (1783-1855), neveu de la Mère Rose, n’est pas le seul prêtre de cette postérité.

Parmi celles et ceux que je connais (tous descendants de Prosper Trébuchet, le planteur de Maurice, neveu de la Mère Madeleine Trébuchet, dont la famille est revenue en France en 1857, à Paris), je compte à la sixième génération après René Pierre Le Normand du Buisson : deux Auxiliatrices du Purgatoire

deux Soeurs de Saint-Vincent de Paul
un Bénédictin
un prêtre diocésain
.....un jésuite

et il est bien possible qu'il y en ait bien d'autres.

Ce qui est scandaleux sur le moment, est devenu bien édifiant quand on voit la suite

En attendant que cela recommence peut-être pour une édification future.

Pour les descendants de Le Normand, le jésuite de service :

Paul Aubin

fils d'Angèle Madeline (1879-1970),

filie de Joséphine Trébuchet (1851-1906),

filie de Prosper Trébuchet (1814-1856),

fils de Marie-Joseph Trébuchet (1778-1828),

fils de Jean-François Trébuchet (1731-1783)

et

de Renée-Louise Le Normand du Buisson (1748-1780),

filie du citoyen Le Normand (1724-1810)